
Les dents... de Lyon

André Robert *, François EMPTOZ **

* Président d'honneur du Conseil national de l'Ordre des chirurgiens dentistes, vice-président de Société française d'histoire de l'art dentaire, 58, rue Jacquard, 69004 Lyon.

** Conservateur au Musée dentaire de Lyon, rue Guillaume Paradin, 69372 Lyon Cedex 08.

Résumé

Notre propos d'aujourd'hui est d'envisager dans un rapide survol ce que furent les opportunités proposées aux Lyonnais en matière de soins dentaires, des origines de la ville jusqu'au début du XIX^e siècle.

Mots-clés : Lyon, soins dentaires

Jules César, au cours de sa lutte contre Vercingétorix et ses irréductibles Gaulois, avait fait étape, à plusieurs reprises, à Lyon entre 59 et 52 av. J.-C. Ce n'est donc pas sur une terre totalement inconnue que son ancien et fidèle lieutenant, Munatius Plancus, reçut mission du Sénat romain de fonder à *Lugdunum*, une colonie en l'an 43 avant J.C. Plancus choisit d'établir cette ville nouvelle sur la colline de Fourvière : pour cela il déterminait le meilleur axe est-ouest – le *decumanus*, puis sa perpendiculaire le *cardo*, destinés à devenir les rues principales de la colonie romaine.

Après la mort tragique de César, aux ides de mars (*tu quoque fili*) à la fin du second triumvirat, la Gaule échut à Antoine qui n'y vint jamais, laissant à ses légats le soin de s'en occuper ; puis Antoine abandonna la Gaule à Octave qui envoya à son tour comme légat Vipsanius Agrippa. Ce fut incontestablement l'organisateur du pays conquis par César sur le plan politique, administratif, commercial et militaire.

Quand Agrippa quitta la Gaule, après s'être efforcé de transformer cette « ville nouvelle » de *Lugdunum* en capitale régionale, ce fut Octave, devenu Auguste en 27, qui vint lui-même à Lyon au milieu de l'an 16 avant J.C. pour consolider les résultats obtenus mais surtout pour affirmer l'organisation administrative et « financière » du pays. L'œuvre d'Auguste à Lyon a été considérable, mais il quitte la ville en 13 pour partir à la conquête de la Germanie, déléguant ses pouvoirs à Drusus, le second de ses beau-fils, qui fit en particulier construire un vaste sanctuaire de 170 mètres sur 140 mètres au confluent du Rhône et de la Saône : le « condote ». Le jour même de l'inauguration de cet autel fédéral, l'épouse de Drusus lui

Abstract

The teeth of Lyons

Our work today is to show in a rapid overflight, which were the opportunities offered to the people living in Lyons concerning the dental care from the origins of the city until the beginning of the XIXth century.

Keywords : Lyons, dental care

donna un fils, Claude, né à Lyon, et qui devint empereur par la suite.

Le successeur immédiat d'Auguste, Tibère, ne sortit pas d'Italie. Caligula, par contre, fit à Lyon, pendant les années 39-40, un séjour que ses bizarreries rendirent célèbre. À la suite du meurtre de Caligula, son neveu Claude (le Glaude, comme on dit à Lyon) se trouva porté à la dignité impériale presque malgré lui : souverain, d'intelligence un peu lourde, cultivé mais faible, non dénué de savoir et de bon sens, il ne fut jamais populaire à Rome, peut-être précisément à cause de son origine provinciale. Il multiplia, par contre, bienfaits et libéralités en faveur de ses concitoyens lyonnais et se rendit célèbre par un discours prononcé en 48 devant le sénat de Rome tendant à faire ouvrir l'accès de ce Sénat romain aux notables gaulois – discours gravé sur des tables de marbre : la *Table Claudienne* pieusement conservée au musée de la Civilisation gallo-romaine de Lyon.

Tout ce long préambule pour en arriver à celui qui, étant donné l'état de santé relativement précaire de notre fameux Claude, fut son médecin personnel et son chirurgien-dentiste : **Scribonius Largus**, dont nous supposons seulement qu'il préconisait les thérapeutiques en usage à l'époque et dont nous savons trop bien qu'elles ne devaient guère être modifiées jusqu'au XVII^e siècle. Des « racines » de *Lugdunum* à la « couronne » de l'empereur Claude, voilà réunis les deux éléments anatomiques nécessaires à la première « dent de Lyon ».

Quels étaient donc les remèdes préconisés durant ces longs siècles contre les maux de dents ?

À titre préventif : le corail passait pour assurer la protection de la denture : était-ce prémonitoire de l'utilisation qui en a été préconisée en implantologie ? Il était donc important à l'époque d'avoir sur soi un objet de corail : bague ou collier ; à défaut de corail : les coquilles d'escargot, bien entendu, d'un moindre coût, mais aussi, bien sûr, de moindre efficacité.

Une fois le mal installé, existait un grand choix d'onguents et d'opiates concoctés des matières les plus étranges et les plus rares, pas toujours des plus ragoûtantes et qui peuvent à plus d'un titre heurter nos esprits pétris de principes d'hygiène et d'efficacité. Vaste assortiment depuis l'infusion de miel et de cervelle de lièvre jusqu'à l'urine bouillante, sans oublier les punaises des bois capturées à l'intérieur de feuilles de mauve et macérées dans du vin blanc et les topiques aux araignées confites roulées dans l'huile de rose. Pour les frictions, le sang de crêtes de vieux coq, des cendres de dents-de-chien à la mélasse, de l'huile de cyprès de cimetière, des excréments d'oiseaux et des bouillies d'écorces de saule (l'aspirine se profile à l'horizon) avec du gros sel pilé.

Mais ne nous gaussons pas car **Ambroise Paré** lui-même dans les années 1550, lui, qui sut si parfaitement décrire et exécuter les extractions, n'hésitait pas à prescrire à côté de l'essence de girofle (cher eugénol) l'introduction dans la dent douloureuse d'une gousse d'ail mise très chaude pendant un certain temps. D'autres préféraient l'échalote qui se trouve ainsi à l'origine d'une expression bien lyonnaise : une chaillotte à Lyon c'est une « dent ». Un dicton local nous prévient d'ailleurs *qu'il arrive vite le moment où les chaillottes se transforment en clous de girofle*.

Fauchard lui-même à côté de ses descriptions magistrales n'écrivait-il pas dans son « formulaire » que *pour détruire les feux des gencives en période d'évolution, prenez de la cervelle de lièvre ou de la moelle qui se trouve dans les os de son râble ou de ses cuisses ; ou encore de la graisse d'un vieux coq ou à son défaut, le sang de sa crête fraîchement coupée pour en frotter les gencives de l'enfant malade...* Autre opiat préconisé par Fauchard : *prenez de la corne de cerf, de l'ivoire, des os de pied de mouton, du bois de romarin, de la croûte de pain, (de chacun deux onces), le tout, brûlé séparément et réduit en charbon, de la terre sigillée (marquée d'un sceau), de l'écorce sèche de grenade, du tartre de Montpellier : de chacun demi once, de la cannelle deux gros, le tout mis en poudre très fine, tamisé et porphyrisé, et incorporé avec suffisante quantité de miel rosat.*

À l'abri de telles « pointures », nos recettes spécifiquement lyonnaises nous paraissent moins farfelues. La première est toute simple, c'est l'emploi du « sirop de clou de porte » par déformation de « sirop de cloporte », le cloporte ou « cochon de cave » passant pour avoir un venin anesthésique. La seconde est plus compliquée : prendre une pomme, reinette, entre les dents et mettre la tête devant la gueule du four. Lorsque la pomme est

cuite, le mal de dents est guéri. D'autres préfèrent, si le mal est plus grave, se mettre la pomme dans la bouche et s'asseoir carrément sur le poêle jusqu'à ce qu'elle soit cuite. Le procédé est radical et les chroniqueurs sont formels, le malade ne sentira plus jamais rien.

Un autre moyen qui n'est pas mauvais, c'est de prendre un pavé de silex, comme ceux qui servaient jadis à paver nos rues. Vous le lavez avec soin, puis vous le prenez de la main gauche et le tenez derrière la tête. De la main droite, vous frictionnez doucement le caillou de manière à le faire fondre. Quand il est fondu, c'est bien rare si l'on n'est pas soulagé.

Enfin, tout particulièrement recommandés par **Guignol** : les gargarismes au vin pour le mal de dents : *L'extrait de sarment - Est un spécifique - Unique*. Gargarisme pouvant se pratiquer également à « la blanche » : l'eau-de-vie et l'on ose prétendre que dans ces cas-là le liquide est toujours rejeté par le patient. *L'eau qui mouille les grenouilles n'a jamais mouillé mes dents*.

Face à l'efficacité relative de telles pratiques, l'extraction demeurait *in fine* la solution la plus habituelle, à coup sûr la plus radicale. Les instruments utilisés à cet effet ont été eux très largement explicités et dessinés avec minutie sur de très nombreuses planches : déchaussoir, poussoirs, daviers de toutes tailles et de toutes formes, pélicans, rizagran ou arrache-racine, sans oublier les glossocatoches : ancêtres de nos abaisse-langues.

Tout ce matériel pour faciliter la tâche de nos éminents prédécesseurs qui, étant donné l'état sanitaire de l'époque, ne devaient pas manquer de travail. D'autant plus, que dans le courant des siècles, l'extraction d'une ou de plusieurs dents était demeurée un châtiment courant pour une faute ou un délit, ainsi que le témoigne le document suivant que je cite étant donné sa proximité de Lyon :

Au mois de mai 1391, le Roi Charles VI (celui, dit le Bien Aimé) confirma les privilèges des habitants de la ville de Vienne en Dauphiné. Parmi ces privilèges, le Roi ordonna que celui, qui entrerait dans les vignes ou dans les vergers des autres pour y causer quelques dommages, serait tenu de le réparer et qu'à son choix, il paierait une amende de 3 sous 6 deniers ou qu'on lui arracherait une dent (Côtes Rôties-Condrieu).

Mais sortons de cette trop longue période d'obscurantisme et de décisions qui heurtent bien brutalement nos conceptions de la déontologie. Dès le XIVe siècle, d'éminents esprits ne se contentent plus de ces données acquises et manifestent le souci de s'instruire, de s'élever, d'acquérir une culture médicale plus complète.

Comment mieux personnaliser cette évolution qu'en évoquant **Guy de Chauliac**, auteur d'un traité *le Guidon*, traduit du latin au XVIe siècle sous le titre, *La grande chirurgie* ou *L'art du Barbier*, et dans lequel on voit apparaître pour la première fois le nom de chirurgien dentiste. Il y déplorait également qu'un art qui eût dû être réservé aux médecins fût exercé par des charlatans. Guy de Chauliac (c.1300-1370), donc, exerça son art à Lyon, puis à Avignon où il fut médecin de

trois papes : Clément VI, Innocent VI, et Urbain V de 1342 à 1370. Il termina sa vie à Lyon où, devenu chanoine de Saint Just en 1344, il mourut hospitalier du petit hôpital entretenu par le chapitre, après avoir soigné les blessés de la bataille de Brignais à la fin de la guerre de Cent Ans, lors de l'invasion des Tards venus du Sud-Ouest.

Permettez-moi, avant de quitter Guy de Chauliac, de vous soumettre un petit texte auquel je suis particulièrement attaché en tant qu'ancien Président de l'Ordre, car il me semble résumer avec la truculence du langage de son époque l'essentiel de la morale hippocratique :

Il faut que notre artisan soit lettré - Non seulement en médecine, mais en chirurgie.

Il faut qu'il soit aussi adroit qu'ingénieur, - Hardy, en choses sûres, craintif, es dangers,

Chaste en ses prédictions, - Gracieux aux malades, - Bienveillant à ses compagnons,

Chaste, sobre, pitoyable et miséricordieux, - Non convoiteux, ni ex-tortionnaire d'argent.

Guy de Chauliac. *L'Art du Barbier*, 1363.

Un autre chirurgien célèbre de l'époque : **Lanfran** (Lanfranchi) avait écrit dans notre ville sa *Chirurgia Parva* dont Guillaume Yvoire, chirurgien de l'Hôpital du Pont du Rhône, (actuel Hôtel-Dieu), publia une traduction en 1490 qui figure parmi les premiers livres de médecine imprimés en français à Lyon. On estime, en effet, que c'est aux environs de 1465 que s'installèrent à Lyon les premiers imprimeurs, venus de Mayence, après la prise et le saccage de leur ville par l'archevêque Adolphe de Nassau.

Le premier ouvrage daté imprimé à Lyon est de 1473, sorti des presses de deux associés, Barthélémy Buyer et Le Roy, qui ont leurs rues à Lyon. On imprima beaucoup à Lyon avant 1500 et au siècle suivant, et par le nombre et la valeur des ouvrages, l'imprimerie lyonnaise devint une des plus célèbres du monde. À ce propos, il est intéressant, de noter qu'après la découverte de Gutenberg, la typographie arriva à Paris également aux environs de 1470, mais comme le souligne Marius Audin (famille de l'imprimeur), elle était alors considérée par les sorbonnards comme un élément de haute culture (déjà l'élitisme). À l'inverse, Lyon, centre économique et commercial sut développer très vite le livre populaire.

Rien d'étonnant, donc, à ce que viennent de l'extérieur des auteurs en mal d'édition, tel **Urbain Hémar**d, chirurgien, exerçant dans le Rouergue et qui fit éditer en 1582 par Benoît Rigaud, le premier livre dentaire paru en français sous le titre de *Recherche de la vraie anatomie des dents : nature et propriété d'icelles*.

C'est vraiment au début du XVII^e siècle que commença l'émancipation de la chirurgie. Les premiers dentistes formés par les maîtres chirurgiens locaux ou les dentistes déjà reçus à Paris surent s'imposer par leur valeur professionnelle. Ils formèrent à leur tour, des élèves qui assurèrent la permanence de l'enseignement artisanal tel qu'il se pratiquait du temps de la Communauté des maîtres ou du Collège royal de Chirurgie. Ils pallièrent ainsi les effets de la liberté professionnelle excessive instituée en 1792 et les lacunes de la loi du 19 ventôse de l'an IX : le

docteur Jean Rosset a consacré un ouvrage à ce sujet : *L'Art Dentaire à Lyon aux XVII^e et XVIII^e siècles*, très documenté.

À la fin du XVIII^e siècle, la ville de Lyon comptait avec ses faubourgs 150 000 habitants (1790). La ville était très prospère ; ses activités principales étaient le commerce, diverses fabriques : les soieries, bien sûr, mais aussi la chapellerie, la bonneterie, la passementerie ainsi que la quincaillerie. Lyon représentait en chiffre d'affaires, à elle seule, le quart du volume total des exportations françaises. Son histoire fut marquée, à la fin du XVIII^e siècle, par sa rébellion armée contre la Convention. Avant la Révolution, entre 1785 et 1789, il n'y eut que trois experts dentistes reçus par la Communauté. Dans ces conditions, comment se faire soigner les dents à cette époque ? Il semble bien qu'existait ce que nous appelons aujourd'hui une dentisterie à deux vitesses : les nobles, les bourgeois, les commerçants, ceux qui en avaient les moyens, s'adressaient aux médecins, aux chirurgiens ayant étudié l'art de soigner et d'extraire les dents. Tandis que les autres ne pouvaient que confier leurs dents malades aux empiriques et charlatans qui officiaient en plein air, près du Pont du Rhône, tout comme à Paris, près du Pont Neuf. On cite l'exemple d'un opérateur toléré, c'est le charlatan italien **Gorla**, se disant opérateur royal, sur les tréteaux duquel, paradait dans le quartier Saint Jean, sa fille, Marquise, qui passa ensuite dans la troupe de Molière, avant de finir dans le lit de Racine dont elle aurait eu une fille. Mais je ne voudrais pas que mon exposé devienne trop « people ».

Parmi les rares experts dentistes inscrits sur les almanachs de la ville de Lyon, deux sont demeurés célèbres en notre ville par la polémique scientifique qui les opposa et qui, à elle seule, fit l'objet d'une très intéressante présentation du Dr Georges Perdrix. Installés à proximité immédiate l'un de l'autre, sur la place des Terreaux, ils entrèrent très vite en concurrence. **Pierre Auzébi**, élève de Mouton, publia en 1771 chez Rosset à Lyon un *Traité d'Odontologie* dans lequel il présente une théorie nouvelle sur l'origine et la formation des dents, une description des différentes maladies qui affectent la bouche et les moyens de les guérir, en particulier par des élixirs dont il garde le secret. **Jean Hébert**, l'aîné d'Auzébi, qui étudia lui aussi à Paris, publia à Genève en 1773, deux ans plus tard, une *Réfutation d'un nouveau traité d'Odontologie*. Avec, (comme il le dit) *tous les égards dus aux personnes qui se trompent et dont on indique la méprise pour contribuer au progrès de la science*. Il ne se contentera pas de discréditer les théories de son confrère, mais exposera par la suite ses propres théories basées sur des observations au microscope dans un livre paru en 1778 chez Rosset, l'ancien éditeur d'Auzébi, sous le titre qui dit bien son époque : *Le Citoyen Dentiste*. Il divulgue lui aussi plusieurs recettes d'élixirs et de dentifrices. Comme vous le voyez l'art dentaire commence dès cette époque à susciter passion et polémique. Pour en terminer avec les grandes figures de cette époque, je citerai encore **Jean Louis Arnassant**, reçu expert dentiste en juillet 1784 et qui publia deux traités à Lyon, aux imprimeries de la ville : *Réflexions sur les progrès des connaissances en anatomie et État des dents dans les différents âges de la*

vie.

J'arrêterai au début du XIX^e siècle, ce *de viris illustribus*, le nombre de confrères devenant trop important et de très nombreuses thèses ou écrits divers ayant déjà été consacrés à ce sujet. Je ne saurais cependant terminer cet exposé sans vous parler de notre génial confrère, **Laurent Mourguet**. Né en 1769, après avoir travaillé comme ouvrier en soieries comme « canut », les ventes de soie ayant diminué, Mourguet se voit contraint de travailler comme débardeur sur les quais de Saône. Quelques pièces de soie, quelques coupons restent en souffrance dans l'atelier de son père, il se décide à essayer de les vendre dans les foires des environs. Le voilà devenu marchand forain. Dans les foires, Mourguet remarque certains de nos « grands ancêtres » extirpant, au son du tambour, les molaires douloureuses de nos paysans confiants.

Dès la fin de 1797, il opère tantôt en plein vent, tantôt chez lui à Saint Paul où il a installé un cabinet rudimentaire. L'anesthésie n'existe pas et pour endormir ses patients, Mourguet va monter un petit théâtre de marionnettes dont les réparties bouffonnes vont étouffer sous un grand éclat de rire les souffrances les plus vives. Ainsi s'exprime un de ses plus grands admirateurs le professeur Potel (qui fut un de nos maîtres). Un comère vint se joindre à lui, un comédien forain, le « Père Thomas » qui va devenir le premier personnage du guignol lyonnais, Gnafron « le regrolleur », le « bouif », le « gnafé ». C'est après seulement que Mourguet va créer à sa propre image « Guignol » avec son nez retroussé, son léger zézaïement et ses yeux pétillants de malice et de naïveté. Mais Laurent délaissera assez vite l'art dentaire pour se consacrer uniquement à son castelet. Retiré

à Vienne, il y créera un nouveau théâtre avant d'y mourir en 1844. Il aura certainement été par son souci des autres, son attention à la douleur et son approche de la profession, le précurseur de l'odontologie psychosomatique.

Mais il est temps pour moi d'en terminer, avant que je ne vous aie trop « embrenés » ou que vous preniez du « poil aux dents » (c'est-à-dire que vous ne deveniez agressifs à mon égard). Cependant, avant de nous quitter, permettez-moi de vous soumettre une recette de notre fameuse cuisine lyonnaise, extraite d'un livre de Pierre Grison, *Des mets et des mots lyonnais à l'usage des étrangers qui ne sont pas d'ici* : « la salade lyonnaise ». Au moment de faire la salade, le choix est d'importance, il peut être cornélien : « Alors dent-de-lion ou groin d'âne ». Le groin d'âne est plus rustique, il a même des poils qui vous chatouillent le « corngolon » (le gosier). La dent-de-lion est plus en situation, surtout que l'on peut faire étalage de sa science latine et l'appeler *taraxacum dens lionis*, ce qui a plus d'allure que barabans. Car ce sont tous deux des barabans, des pissenlits.

Il y a même à Lyon une rue Baraban *ousqu'autrefois devaient pousser ces petites plantes qui vous font aller de la vessie mais qui font de si bonnes salades*. Ce sera notre dernière « dent de Lyon ».

Bibliographie

1. **PERDRIX Georges**. « Pratiques dentaires et dentistes de jadis ». *Actualités Odonto-Stomatologiques*, 1966, vol XXIII, p. 13-24.
2. **ROUSSET Jean**. « L'art dentaire à Lyon aux XVII^e et XVIII^e siècles ». *Annales Odonto-Stomatologiques*, 1962, vol. 19, p. 217-253.



Laurent Mourguet, peint par Jean-Odile Gros. Lyon, Musée Gadagne, (N 386).